

Gisèle Pineau

LE PARFUM
DES SIRÈNES

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2018.

À Willy et Laure



[...] *Derrière les décors*
De l'existence immense, au plus noir de l'abîme,
Je vois distinctement des mondes singuliers,
Et, de ma clairvoyance extatique victime,
Je traîne des serpents qui mordent mes souliers.
Et c'est depuis ce temps que, pareil aux prophètes,
J'aime si tendrement le désert et la mer ;
Que je ris dans les deuils et pleure dans les fêtes,
Et trouve un goût suave au vin le plus amer ;
Que je prends très souvent les faits pour des mensonges,
Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des trous.
Mais la Voix me console et dit : « Garde tes songes ;
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous ! »

CHARLES BAUDELAIRE
« La Voix » (*Les Épaves*, 1866)



I
HÉLIOTROPE BLANC



Elle était morte en 1980.

Le 14 juillet 1980.

Ida, sa cousine et voisine la plus proche, l'avait retrouvée au moins trois heures après le coucher du soleil. À cause ou grâce aux cris entêtants de Gabriel, alors âgé d'à peine deux ans. Le gamin était assis par terre dans la cuisine, à côté du corps sans vie de sa mère. Il tapotait une flaque de sang mêlée à ses excréments, s'en était tartiné la figure et les vêtements. Il avait touché et secoué Sissi pour la réveiller, tenté de soulever ses paupières. Parce qu'en plus de sa blessure à la tête, la morte était maculée de sang séché qui faisait çà et là des petites plaques écailleuses sur son visage, ses bras, ses cuisses dénudées. Gabriel puait. Sous lui, l'urine, les selles et le sang composaient une mixture dégoûtante qu'il avait portée à sa bouche. Combien de temps est-il resté là, en pleurs, affamé, effrayé, à attendre qu'elle se relève ? Un biberon de lait espérait la soif du petit garçon sur la paillasse. Des mouches vertes et bleues qui ne savaient où donner de la tête volaient du cadavre à

la cuisinière. En dedans d'une casserole noircie aux fesses gisaient les restes d'une carcasse de poulet.

Ida n'avait touché à rien, même pas à l'enfant. Elle avait retenu ça des séries policières américaines télévisées. L'avait laissé là, tout seul, avec sa peur, sa mère, la mort, le sang et le caca. Était retournée chez elle au galop, pour décrocher son téléphone, appeler les secours, prévenir la famille.

Léonne et Mathurin furent les premiers sur place, avant les gendarmes, les pompiers et un troupeau de gens émoustillés qui n'étaient pas descendus au bourg de Saint-Robert où la fête du 14-Juillet battait son plein. Ils étaient accourus pour apercevoir la figure de la mort, sentir l'odeur du sang, peser l'air et sonder son épaisseur morbide, se repaître de quelque chose qui leur faisait du bien et peut-être du mal en même temps.

Mathurin considéra le corps un instant, puis chercha un endroit où s'asseoir, l'air hagard, à croire que ses jambes ne le portaient plus. Léonne hocha la tête et, sans demander la permission à quiconque, elle ramassa Gabriel pour le laver et lui donner son lait. Ses lèvres tremblaient quand elle avait découvert sa sœur morte. Mais elle n'avait pas crié, même pas pleuré. Comme si cela devait arriver, un jour ou l'autre, fatalement. Ce désastre. Car cette fin était depuis longtemps inscrite, quelque part, au ciel ou ailleurs, sur de grands registres, dictée par la volonté divine de Notre Dieu si puissant, tellement juste et incorruptible dans Sa Loi. Les bras ballants, mesurant son insignifiance au fil de ses larmes, Ida avait regardé Léonne débarbouiller Gaby.

À trente-deux ans, cette dernière était mère de quatre

enfants déjà. Ses gestes étaient rapides, sûrs, efficaces, lourds de reproches aussi. Sans parole, elle montrait à Ida ce à quoi ses mains auraient dû s'activer avant tout : prendre soin de l'enfant, le tirer de là, le laver, lui donner son lait. Et même si la mort les narguait dans cette cuisine mal tenue, fallait pas frémir ni pleurer, seulement la mépriser et s'occuper des vivants. En de telles circonstances, tant que les humains seraient des mortels, il n'y avait rien d'autre à faire sur cette terre.

Derrière ses sanglots et ses hoquets, Ida savait-elle ce qu'était vraiment la vie ? À quarante-deux ans, vieille fille effarouchée, sans doute bréhaigne, Cousine Ida n'avait pas connu d'hommes dans son existence. Ça se savait, elle en avait peur. Fuyait leur proximité suintante de désirs malpropres et de pensées visqueuses. Redoutait leurs grands corps musculeux qui promettaient des joies barbares, leurs regards corrosifs d'animaux sauvages. Quand elle n'était pas à la mercerie du bourg où elle jouait à la vendeuse pour Mme Sainglas depuis ses dix-huit ans, Ida restait chez elle, observant le manège des gens de la fenêtre de sa chambre qui donnait sur une ruelle passante du morne Dorius. Si rien ne la distrait, elle croisait des mots, ou bien se réfugiait dans un roman, les pages de la Bible, tuait le temps à prier pour la paix dans le monde. Attendait que quelque chose se passe dans sa vie.

Son seul vice avoué était sa passion pour les séries policières américaines qu'elle regardait le soir à la télévision. Ida aimait se coltiner les scénarios alambiqués dont elle tentait de démêler les fils longtemps avant la fin. Ce qui

la fascinait était la manière dont la Vérité éclatait. Après maintes circonvolutions, empruntant des chemins vertueux et des voies parfois filandreuses, la Vérité belle et cruelle s'imposait. Dans les dernières minutes, les criminels étaient démasqués. Quelqu'un les dénonçait ou, poussés par des forces convergentes, ils se trahissaient, s'empêtrant dans un faisceau d'infimes erreurs, de grossiers mensonges et d'actes manqués. Ils avaient beau mettre en branle leur intelligence, lancer les enquêteurs sur de fausses pistes, effacer leurs empreintes, la Vérité gagnait chaque partie. Il fallait souvent des années avant qu'un témoin sorte du silence, que les échafaudages s'effondrent, qu'un cheveu désigne le meurtrier et sa perversité... Mais, au bout du compte, telle une graine méconnue mise en terre, son mystère s'élucidait dès lors qu'une tige se dressait, pointait ses premières feuilles. Y avait plus qu'à rembobiner l'histoire et saluer le triomphe de la Vérité. Justice était rendue ; le coupable payait son crime. Sur ce, guillerette, Ida ôta ses lunettes et éteignait la télé. Sitôt couchée, le sommeil la prenait dans ses rets.

La nuit de la mort de Sissi, la vieille fille peina à s'endormir. C'était le 14-Juillet et les gens du morne Dorius faisaient du ramdam dehors. Depuis le matin, sous les appentis de tôles, les hommes avaient commencé à se réunir pour boire. Se grattant les parties, assis sur des petits bancs, les jambes ouvertes. Ida les avait vus trinquer et se tenir en prière autour d'une bouteille de Montebello qu'ils avaient bien l'intention de sécher avant midi. Le sang des bougres échauffé, le ton était monté. Vers les onze heures,

une rixe avait éclaté entre deux margoulines forts en gueule, Kafé et Titi l'Espoir. Il y avait eu un attroupement, des cris, des vociférations et des pleurs d'enfants. Les badauds attendaient le sang, car l'un était allé chercher son sabre, le second son opinel d'au moins quinze centimètres. Riton Saban, vieux sage, avait appelé les gendarmes. Une demi-heure plus tard, ils repartaient sous les huées, avec les deux gars menottés. « Vive la France libre ! » lança un arrogant. Sissi était sortie sur le pas de sa porte, Gaby dans les bras. Elle les avait regardés passer. Puis, était rentrée dans sa case, faisant un petit signe de la main à Ida. En fin d'après-midi, on sentait une tension persistante dans l'air. Les partisans de Kafé voulaient en découdre, ceux de Titi s'étaient renfrognés. Plus tard, à l'en-bas des flambeaux, les deux camps avaient finalement pactisé ; face à la mort, tout est vain. Ida les entendait encore blaguer. Des rires fusaient. Ils continuaient à boire du rhum et de la bière amère, racontant aux voisins remontés du bourg ce qu'ils avaient raté : la mort de la fille Pérole ! Et ça valait sûrement mieux que le plus spectaculaire des feux d'artifice.

Ida essuya une larme, revoyant le corps de sa jeune cousine tombée à terre dans la cuisine. Elle l'avait tant aimée sans jamais le lui dire avec des mots. Seigneur ! Le sang sur le buffet. La poubelle débordant d'immondices, boîtes de conserves éventrées, papiers gras. Ces gens autour qui ne pouvaient s'empêcher de commenter et déblatérer. Le docteur, les gendarmes. Les reproches dans les yeux de Léonne. Et sa tête était pleine des cris de l'enfant, éraillés, obsédants comme le râle vespéral d'une trompette. La

hantaient aussi, ces parfums : héliotrope blanc et jasmin mélangés, ces autres relents marécageux qu'elle avait perçus dans l'air et ramenés dans sa chambre. Impression d'étrangeté, de déjà-vu, soupçon de faux-semblant...

Sur les lieux, les gendarmes avaient paru négligents et pressés de se carapater. Ils avaient fort à faire au bourg. À Saint-Robert, les festivités du 14-Juillet avaient rameuté des tas de voyous supposés drogués jusqu'à la moelle. Derrière l'église, une bagarre avait été stoppée de justesse entre des gars éméchés qui venaient de l'autre bord de la Guadeloupe. La patrouille avait saisi deux couteaux à cran d'arrêt et un coutelas. Mais des armes à feu étaient sûrement planquées ici et là, sous les T-shirts.

Place de la mairie, y avait foule. Des chasseurs rogues. Du gibier qui s'ignorait. Beaucoup d'enfants dont il fallait assurer la sécurité. Aussi des femmes bien mises autour desquelles tournaient des hommes à l'affût de quelque chose de crasse, d'onctueux.

Celle-là était morte, mais une populace dissipée attendait le feu d'artifice en piaffant. Si on tardait à la divertir, ça pouvait déborder en un rien de temps, pareil à du lait sur le feu. Les gens d'ici étaient imprévisibles, caractériels. Le devoir des gendarmes était de les protéger d'eux-mêmes, de ces flopées de démons querelleurs qui les tisonnaient depuis toujours. Les fanfaronnades de la métropole tintaient, sous ces tropiques, tel un carillon délétère, une manière de détourner l'attention des nègres, pour mieux les couillonner. Par réflexe, ils se méfiaient des flonflons de la République française. Massés là de bon gré,